



# Un poète de treize ans: Les premiers vers de Victor Hugo (album de vers inédits)

## Citation

Venzac, Géraud. 1952. Un poète de treize ans: Les premiers vers de Victor Hugo (album de vers inédits). Harvard Library Bulletin VI (3), Autumn 1952: 336-357.

## Permanent link

<https://nrs.harvard.edu/URN-3:HUL.INSTREPOS:37363618>

## Terms of Use

This article was downloaded from Harvard University's DASH repository, and is made available under the terms and conditions applicable to Other Posted Material, as set forth at <http://nrs.harvard.edu/urn-3:HUL.InstRepos:dash.current.terms-of-use#LAA>

## Share Your Story

The Harvard community has made this article openly available.  
Please share how this access benefits you. [Submit a story](#).

[Accessibility](#)

# Un Poète de Treize Ans: Les Premiers Vers de Victor Hugo (Album de Vers Inédits)

*Je regarderait dans l'oeuf, pour ceux que la formation de l'oiseau intéresse  
et qui y voient déjà le commencement du vol.<sup>1</sup>*

**L**E cent-cinquantième de Victor Hugo marque un sensible élargissement de la curiosité et de l'amitié autour du poète. On revient des sommaires dédains. La religion de Hugo est réhabilitée, et prise fort au sérieux, pour sa parfaite sincérité, par les chrétiens eux-mêmes. On travaille, depuis peu, mais efficacement, à la défense et illustration de ses idées politiques et sociales. L'écrivain bénéficiera à coup sûr de ce retour du flot: le prosateur, c'est un fait, ne fut jamais discuté; quant au poète, il est en passe de redevenir aussi un grand poète.

Aux amis, aux curieux, nous sommes heureux d'apporter les premières promesses du poète Victor Hugo. Ou, plus exactement, Victor-Mary Hugo. Car en ce temps-là, avec la charmante préciosité romanesque et sentimentale de l'adolescence, le filleul de Mme Delelée signait, non pas *Marie*, mais *Mary*.

Voici les premiers jeux — et déjà aussi, on s'en rendra compte, les premiers feux — de ce poète de treize ans.

Un mot, d'abord, sur l'histoire du document que nous avons la bonne fortune de présenter.

1815. L'année de Waterloo.

Crépuscule des guerres de la Révolution et de l'Empire. Avec la Restauration des Bourbons, le général Hugo, père de Victor-Mary, et glorieux soldat des armées du Danube, d'Italie, d'Espagne, et d'ailleurs encore, va se trouver sans emploi, en demi-solde. Il va bientôt s'acheter à Blois une petite propriété, et s'y retirer, plus ou moins résigné. Auparavant, il doit liquider une triste conséquence de sa vie errante à travers l'Europe: la mésintelligence et la désunion de son ménage. Il procède au règlement un peu trop *manu militari*. Contre sa femme, il

<sup>1</sup> Adèle Foucher Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (Paris, 1885), I, 220.

engage un procès en séparation de corps et de biens. Quant à ses fils, en attendant le verdict des tribunaux, il les enlève à leur mère, se déclare leur maître et tuteur, et ne croit pas pouvoir mieux faire, pour achever leur éducation, que de les emprisonner à la pension Cordier. C'était le 20 février 1815.

C'est son fils, c'est bien Victor Hugo, qui plus tard qualifiera l'opération d'*emprisonnement*. L'enfance et la jeunesse de Hugo fit déjà en effet l'expérience de l'antithèse capitale qui règne aussi bien sur la vie de cet homme que sur son art poétique et mieux encore sur sa pensée philosophique: l'antithèse et le combat de l'Ombre et de la Lumière. Lumière ou *Rayons*: c'est *l'amour d'une mère*, c'est le vert paradis des Feuillantines, et ce sont, pour mieux se plaire ensuite aux Feuillantines, les grands voyages, presque les expéditions militaires, de Naples et de Madrid. Et puis, soudain, Nuit et *Ombres*: la *prison* chez Cordier.

Pas de congés: il lui est interdit — officiellement — de rencontrer sa mère. Pas de vacances. Lui aussi eût pu écrire *Le mie prigioni*. Son araignée, ce seront les grands bras de ce télégraphe Chappe qui se démène, lourd et maladroit, sur les tours de l'église Saint Sulpice. Son passe-temps, ce seront les vers.

Les programmes officiels interdisent depuis quelque temps aux collégiens la versification française. Le directeur de la pension, M. Emmanuel de Cotte, tient vigoureusement la main à l'observation de ce décret de M. de Fontanes. Malgré M. de Fontanes, malgré M. de Cotte, Victor-Mary Hugo pratiqua intensivement, dès l'âge de treize ans, l'art prohibé.

Il fait naturellement des tragédies, des comédies et des épopées. Mais il fait aussi ce que nos écoliers appellent des *poésies*.

Trois cahiers de poésies. En effet, les essais dont le jeune auteur était satisfait avaient l'honneur de la transcription, au net et au propre, sur un cahier.

Un cahier pour l'année scolaire 1815-1816 — l'écolier était en classe de Rhétorique.

Un cahier pour l'année scolaire 1816-1817 — l'écolier était en classe de Philosophie.

Un cahier pour l'année scolaire 1817-1818 — l'écolier était en classe de Mathématiques.

Mais c'est s'avancer beaucoup que de proposer aussi vite une nomenclature et une chronologie aussi précises.

En réalité, personne encore n'a songé à une recension exacte de ces *Juvenilia*. Pour une excellente raison: c'est que d'une part les manuscrits, propriété des héritiers de Victor Hugo, n'étaient pas accessibles au public, et que d'autre part les renseignements fournis par les détenteurs laissaient planer la plus complète incertitude et sur le contenu et sur le nombre même des fameux cahiers. Trois? dix? douze? On a même dit: vingt-et-un!

La Bibliothèque Nationale de Paris a reçu depuis peu le dépôt de ce que le *Victor Hugo raconté* appelle les *Oeuvres de la première jeunesse* de Victor Hugo. Hélas! si on y cherche les cahiers de vers de l'écolier, on a vite fait de constater que seuls sont là les deux cahiers bien connus dont Gustave Simon, il y a cinquante ans déjà, avait dressé, dans son *Enfance de Victor Hugo*, une table des matières.

Le titre exact de l'un et de l'autre — je recopie ici l'en-tête des deux manuscrits — est ceci:

POESIES DIVERSES | Victor<sup>2</sup> | J'ai quinze ans, j'ai mal fait, je pourrai faire mieux<sup>3</sup> | 1816<sup>4</sup> | Septembre.

ESSAIS | V. M. Hugo | . . . sunt quaedam mediocria, quaedam mala (Mart.)<sup>5</sup> | 1817 | 1818.

Mais rien pour 1815-1816. Paul Meurice, Gustave Simon, Mme Daubray, n'eurent jamais entre les mains d'autre cahier de vers du temps de la pension Cordier.

Or, si on ouvre le luxueux catalogue que le libraire Blaizot établit, au lendemain de l'assassinat du Président Barthou, pour la vente de la bibliothèque et de la collection de cet illustre amateur d'autographes, on a la surprise de découvrir, au tome III, page 194, de ce catalogue, le fac-simile de la page de titre d'un

Cahier de Vers français | Traits d'histoire, fables, portraits, odes, épigrammes, etc. | par Victor Mary Hugo | 1815 | forsan et hoc olim meminisse juvabit (Virg.)<sup>6</sup>

Pour qui connaissait les deux cahiers de 1816 et de 1817, il était évident qu'on avait là un terme antérieur de la même série.

<sup>2</sup> Signature en grand paraphe.

<sup>3</sup> Ce vers en épigraphe.

<sup>4</sup> Au faux-titre du cahier: '1816 et 1817.'

<sup>5</sup> La citation de Martial est en épigraphe.

<sup>6</sup> Au-dessous, un écu, avec, pour armes, le V et l'H entrelacés. Voyez la reproduction de l'original à la Planche I.



abier de Paris France,

Leurs d'histoire, fables, poésies, etc. : quinquante, &c.

de Victor Marie Hugo

1815

Y est en et lire avec soin, attention, j'attends.

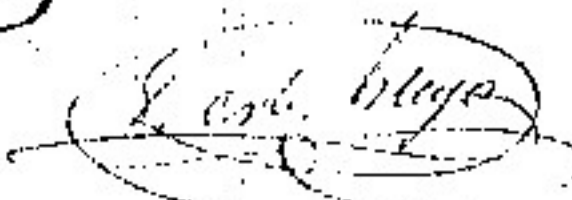


PLANCHE I

C'est qu'un cœur simple en son image,  
 ne peut l'être comme sans peur.  
 Et Madame D'Arlequin pour  
 le jour de l'anniversaire  
 Madame c'est en vain que ~~de~~ <sup>de</sup> ~~jeune~~ <sup>tristes remords</sup>  
 arrêtant mon ame enorgueillie,  
 rien ne peut ôter ma fidele pensée,  
 Mon cœur s'en va : en vain mon cœur est avec vous.  
 Spontane à votre bonte touchante,  
 votre D'Arlequin qui nous enchante,  
 quelle expression pourrait en employer  
 Madame, pour s'attachée  
 à son vertu au bonheur d'un mariage  
 qu'elle ont si bien mérité,  
 De votre gloire, de la santé,  
 rien cœur suffit, s'y en son hommage.  
 Et vous qui lui devez la vie,  
 l'oubli de la bonte qui nous est réservée  
 entre les bras d'un si bon mari,  
 l'oubli de la bonte dont Victor est père.

PLANCHE II

Malheureusement, le *Catalogue Barthou* datait de 1935, et, depuis 1935, pas de trace repérable de ce *Cahier de vers français*. En fait, de la vente Barthou il était passé dans une collection particulière, maintenant déposée dans la bibliothèque de Harvard College.

Paginé de 1 à 58,<sup>7</sup> il n'est ni relié ni même cartonné. Mieux, on doit certainement affirmer que c'est l'écolier qui l'a lui-même broché: lui seul pouvait, pour cette opération, se servir d'un pareil bout de ficelle, et de cette ficelle faire un pareil noeud! Le papier lui-même est grossier, rêche et grumeleux, nous dirions aujourd'hui: papier d'emballage. L'encre, par places, a pâli.

Mais ce modeste cahier a une merveilleuse histoire, qui, du président Barthou, nous conduit à Mme Drouet, car c'est à Mme Drouet que Victor Hugo le donna, comme un insigne cadeau, comme un souvenir de prix.

Pratiquement inconnu, il va sans dire que ce cahier est à plus forte raison inédit.

A quelques exceptions près. Louis Barthou avait eu l'occasion de lire, au cours d'une conférence littéraire, deux des pièces qu'il contient: il les publia ensuite, avec le texte de sa conférence, dans la *Revue hebdomadaire* du 14 février 1914. De plus, deux autres pièces se retrouvent dans d'autres manuscrits de la jeunesse du poète: l'une des deux a déjà été publiée. Enfin, extraits de sept autres pièces, trente vers exactement pouvaient depuis longtemps se lire dans le *Victor Hugo raconté* et dans le *Conservateur littéraire*, mais la source n'en était pas indiquée.

Voilà la part du connu. Au total, cent-quatorze vers exactement.

Sur plus de neuf cents. Nous dirons tout à l'heure pourquoi ce second chiffre n'est qu'approximatif, pourquoi le décompte rigoureux n'est pas possible.

Voici la table des matières. Nous donnons dans notre colonne de gauche les titres qu'on peut lire en tête des poésies, dans notre colonne de droite — mais seulement quand ils diffèrent — les titres retenus par la table des matières du jeune auteur, aux pages 57-58 de son cahier.<sup>8</sup>

1 — Ode à l'Amitié.

2 — A Maman, pour le jour de sa fête, Sainte-Sophie.<sup>9</sup>

<sup>7</sup> Deux feuillets en tête, un à la fin, ne sont pas compris dans cette pagination.

<sup>8</sup> La numérotation est de nous.

<sup>9</sup> *Revue hebdomadaire*, 14 février 1914, p. 188.

- |  |   |
|--|---|
| 3 — L'Enfant et la Corde, fable. <sup>10</sup>           | Fable, la Corde et l'Enfant.  |
| 4 — Le Rat de ville et le Rat des champs, fable.         | Id., le Rat de ville et des champs.   |
| 5 — Les deux Lions, fable.                               | Id., les deux Lions.  |
| 6 — Les deux Chiens.                                     | Id., les deux Chiens.   |
| 7 — Le Guerrier, romance.                                | Romance, le Guerrier.   |
| 8 — Noces de Cana. <sup>11</sup>                         | Vers, Noces de Cana.  |
| 9 — Enigme.  |   |
| 10 — Richard Coeur-de-Lion, romance.                     | Romance, Richard Coeur-de-Lion.   |
| 11 — Sur une Corniche brisée. <sup>12</sup>              | Vers, Sur une Corniche brisée.  |
| 12 — Vive le Roi! Vive la France! chanson. <sup>13</sup> | Chanson, Vive le Roi! Vive la France!   |
| 13 — A E. . . D. . . sur son éloge du silence.           | Epigramme, A E. . . D. . . sur son éloge du silence.                              |
| 14 — Description du soir.                                | Vers, description du soir.  |
| 15 — A Maman, pour le jour de l'an 1816.                 | Madrigal, à Maman.  |
| 16 — A Madame Lucotte, pour le jour de l'an 1816.        | Madrigal, à Mme Lucotte.  |
| 17 — Enigme.   |   |
| 18 — Enigme.   |   |
| 19 — Epigramme.  | Epigramme, sur un prédicateur ignorant qui avait la voix très rude et très haute. |
| 20 — Autre.  | Autre, sur le même.   |
| 21 — Sur une Dévote et ses chats.                        | Autre, sur une Dévote et ses chats.   |
| 22 — Prodiges de la Mort de César. <sup>14</sup>         | [Texte et] Traduction du passage de la mort de César.                             |
| 23 — Epigramme sur un auteur.                            |   |
| 24 — Le Printemps. <sup>15</sup>                         | Stances, sur le printemps.  |

<sup>10</sup> *Revue hebdomadaire*, 14 février 1914, p. 189.

<sup>11</sup> Publié, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 212.

<sup>12</sup> Peut se lire aussi aux pp. 36-37 du Ms (B. N. Mss) du *Déluge*, 'épopée' (1816) de Victor-Mary Hugo.

<sup>13</sup> Titre (le titre seulement) signalé, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 214.

<sup>14</sup> La traduction du même épisode de *Georg. I* figure également sous le n° 5 du cahier de *Poésies diverses*, et avec la date de 'novembre 1816.' Mais les deux versions sont très largement différentes.

<sup>15</sup> Par exception, cette pièce est datée: '21 mars 1816.'



- 25 — Dernier jour du monde, Ode.<sup>16</sup> Ode, sur le dernier jour du monde.
- 26 — Bonaparte.<sup>17</sup> Vers, sur Bonaparte.
- 27 — Epigramme d'Owen, [Texte et] Epigramme, imitée d'Owen.  
Traduction.<sup>17bis</sup>
- (28)<sup>16</sup> Vers (imités de l'Esp.), le Soldat.
- (29) Epigramme, sur un mauvais portrait.
- 30 — Epigramme sur un méchant auteur méchant.<sup>19</sup>
- 31 — Sur un autre. Autre, sur un autre.
- (32) Autre, sur un sermon.
- 33 — Epigramme [de Martial].<sup>20</sup> [Texte et Deux] Traductions d'une épig. de Martial.
- 34 — Autre traduction.
- 35 — Discours de Nisus aux Rutules. [Texte et] Traduction du discours de Nisus aux Rut.
- 36 — Commencement d'un orage. [Texte et] Traduction du commencement d'un orage de Virg.
- 37 — Madrigal sur un enfant et sa mère privés l'un de l'œil gauche, l'autre de l'œil droit. Madrigal (imité du latin).  
[Texte et] Imitation.<sup>21</sup>
- 38 — Epigramme de Mercier [Texte latin et traduction]. Epigramme (imitée de Mercier).
- 39 — A Maman. Madrigal à Maman (corrigé).
- 40 — Hercule amoureux (imité du latin).
- (41) Impromptu, sur le Roi.
- 42 — Les Intimités ordinaires Epigramme, les Intimités ordinaires.
- 43 — Sur Moreau. Vers, sur Moreau.
- (44) Epigramme.

<sup>16</sup> Cette pièce est datée: 'Semaine Sainte de 1816.'

<sup>17</sup> Dix vers cités, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 214.

<sup>17bis</sup> *Conservateur littéraire*, ed. Jules Marsan (Paris, 1922-38), I, 178.

<sup>18</sup> Nous allons dire à l'instant pourquoi ce titre ne figure pas dans notre première colonne. Il en va de même pour les n<sup>os</sup> sqq. 29, 32, 41, 44, 54, 55, 56, 57.

<sup>19</sup> *Sic* (mais le second *méchant* est d'une autre encre). Les quatre vers sont cités, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 212.

<sup>20</sup> Les deux derniers mots par conjecture.

<sup>21</sup> Les quatre vers sont cités, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 212.

- |  |   |           |
|--|---|-----------|
| 45 — Charade.  | Charade   | } souris. |
| 46 — La même. <sup>22</sup>  | La même   |           |
| 47 — Autre.  |   |           |
| 48 — Autre.  |   |           |
| 49 — Autre.  |   |           |
| 50 — Autre.  |   |           |
| 51 — La même.  |   |           |
| 52 — Epigramme imitée du latin de Despréaux.                                     | Epigramme (imitée de Despréaux).  |           |
| 53 — Charade.  |   |           |
| (54)   | Vers sur Henri IV et Louis XVIII.   |           |
| (55)   | La Harangue d'un bon Français.  |           |
| (56) [Texte latin et] Imitation.<br>Vénus. L'Amour.                              | Madrigal (im. du latin).  |           |
| (57)   | Traductions d'un distique sur la pompe à feu. Dont une par M. Guidi, l'autre par Victor Hugo. |           |
| 58 — Distiques sur la mort de Molière, [Texte et] Imitation.                     | Sur Molière (imité du latin).   |           |
| 59 — Sur l'abbé de Boismon.  | Epigramme sur l'abbé de Boismon.  |           |
| 60 — Charade   |   |           |
| 61 — Mort de Laocoon (imité de Virgile).   | Laocoon (imité de Virgile).   |           |
| 62 — Maxime, [Texte et] Traduction.  | Maxime (traduite du lat.).  |           |
| 63 — Sur mon déluge. <sup>23</sup>   |   |           |
| 64 — Epigramme.  |   |           |
| 65 — Autre.  |   |           |
| 66 — A Madame Lucotte, pour la Sainte-Rosalie, sa fête, 4 7 <sup>bre</sup> 1816. | A Madame Lucotte pour le jour de sa fête.   |           |
| 67 — Sur Scarron (imité du latin).   |   |           |
| 68 — Epigramme.  |   |           |
| 69 — Charade.  |   |           |
| 70 — Impromptu à M. Félix.   |   |           |
| 71 — Le Filou, facétie.  |   |           |

<sup>22</sup> Deux vers cités, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 213.

<sup>23</sup> Peut se lire aussi à la p. 35 du Ms (B. N. Mss) du *Déluge*. Y est dédié 'A Abel.' Les six vers ont été publiés par Gustave Simon, *L'Enfance de Victor Hugo* (Paris, 1904), p. 137.

- 72 — Charade.  
 73 — Logogryphe.  
 74 — Chanson anacréontique.  
 75 — Acrostiche sur le Roi.  
 76 — Sur Baour-Lormian. Epigramme à Baour.  
 77 — Epigramme. Autre.  
 78 — Au lecteur.<sup>24</sup>

Une main inconnue a déchiré quatre feuillets du cahier.<sup>25</sup> La déchirure est ancienne, sans qu'on puisse dire si elle est de Victor Hugo, ou de ses légataires. Mais elle n'affecte nulle part le feuillet entier. C'est dire par conséquent qu'elle est bien délibérée, avec dessein bien spécifié de supprimer certains textes. Il est possible de préciser davantage encore, et de dire: dans le dessein de faire disparaître des pièces qui témoignaient des idées politiques ultra-royalistes et violemment anti-bonapartistes de l'enfance du poète.

Le premier autodafé porte sur la pièce de *Bonaparte*.<sup>26</sup> Il ne subsiste que quarante vers:<sup>27</sup>

Tremble, tyran! L'Europe et ses rois soulevés  
 Contre tes noirs projets se sont tous élevés.  
 Tremble! Voici l'instant où ta gloire odieuse  
 Subira du destin la main victorieuse.<sup>28</sup>

. . . . .  
 Champs de Waterloo,<sup>29</sup> bataille mémorable,  
 Jour à la fois pour nous heureux et déplorable. . .

Ici intervient la déchirure. On lit:

Qui pourrait exprimer votre sanglante h[orreur?]  
 Et du Corse trembla[nt] l[.....]  
 Peind[re.....]

<sup>24</sup> Publié, sans indication de source, dans le *Victor Hugo raconté*, I, 210-211. Notons qu'un recoupement nous permet d'affirmer que c'est ce cahier que le *Victor Hugo raconté* (I, 207) désigne comme étant le plus ancien (mais l'auteur du *Victor Hugo raconté* y dénombrerait, par erreur, '85 pièces'; il faut lire: 78).

<sup>25</sup> Et non (*Catalogue Barthou*, III, 193) trois. Au total, 70 vers environ ont disparu.

<sup>26</sup> Chose inexplicable, le titre est bien *Bonaparte*, et non, comme il est alors d'usage chez les ultra-royalistes (et, pour d'autres textes, chez Hugo lui-même), *Buonaparte*.

<sup>27</sup> Nous avons jugé tout à fait inutile de reproduire la ponctuation du manuscrit (non plus que dans la table des matières ci-dessus). L'écolier y place ses virgules et ses points, et aussi (à l'intérieur comme en tête du vers) ses majuscules, et de même ses accents, absolument au petit bonheur. L'orthographe, en revanche, est impeccable.

<sup>28</sup> Les deux premiers vers inédits, le reste dans le *Victor Hugo raconté*, I, 214.

<sup>29</sup> *Sic*, et non (*Victor Hugo raconté*, I, 214) 'O champs de Waterloo. . .'

Après ces anathèmes, on peut se demander jusqu'où se haussait le ton, pour qu'on ait jugé décent de supprimer ce premier état, ce tout premier état des indignations politiques de l'auteur des *Châtiments*.<sup>30</sup>

Autre suppression,<sup>31</sup> de même origine, mais qui fait coup double, car le recto contient un *Impromptu sur le Roi*, et le verso une satire politique *Sur Moreau*. Pour laquelle des deux pièces a-t-on déchiré la feuille? Pour la seconde sans doute, étant donné qu'on a ailleurs conservé plus d'un couplet en l'honneur des Bourbons et de Louis XVIII. Mais le souvenir de Moreau, en ce temps-là, divise royalistes et libéraux. Les libéraux s'annexent Napoléon; les royalistes, Moreau, son mortel adversaire. Ce nom de *Moreau* se retrouve dix et vingt fois sous la plume du jeune Hugo. . . *Mânes de mes héros*, fait-il dire quelque part à la France,

Mânes de mes héros, Bayard, Henry, Turenne,  
Et toi, dont la valeur me rendit souveraine,  
Moreau, qui dus briller en des siècles plus beaux. . .<sup>32</sup>

Pourquoi, dès lors, détruire ces quelques vers?<sup>33</sup> Bref, il ne subsiste que le vers initial:

Pour flétrir de Moreau la glorieuse vie,  
. . . . .

Une troisième suppression<sup>34</sup> a fait disparaître—c'est la *Table* qui nous renseigne—des *Vers sur Henry IV et Louis XVIII* et *La Harangue d'un bon Français*. Elle aussi, donc, a des motifs d'ordre politique.

Seule, une autre lacune<sup>35</sup> semble d'origine plus spéciale: elle concerne une épigramme *Sur un sermon* dont il est impossible de rien conjecturer.

Puisque la place nous manque pour insérer intégralement ces quelque quatre-vingts poésies de la première jeunesse de Victor Hugo, nous ferons seulement un choix. Choix opéré, d'autre part, après classification par affinités, et distribué selon la progression croissante de l'intérêt des divers morceaux.

Dix-huit pièces, sur soixante-dix-huit, sont ou des traductions ou des

<sup>30</sup> Pp. 33-34 du Ms (N° 26).

<sup>31</sup> Pp. 39-40 du Ms (N° 41).

<sup>32</sup> Publié par M. Maurice Levaillant, dans le *Figaro* du 4 juin 1927.

<sup>33</sup> Une dizaine, semble-t-il, à en juger par l'étendue matérielle de la lacune.

<sup>34</sup> Pp. 43-44 du Ms (N° 54 et 55).

<sup>35</sup> Pp. 35-36 du Ms (N° 32).

imitations ou des adaptations. De Virgile surtout et avant tout, puis Martial, mais aussi des épigrammes latines de Boileau et de Huet ou de Mercier. Nous ne les reproduisons pas ici.

Le premier recueil poétique publié par Victor Hugo, les *Odes* de 1822, se rattachent essentiellement, pour ce qui concerne le matériel d'expression et de versification, au lyrisme traditionnel des Classiques, de Boileau à Jean-Baptiste Rousseau et à l'abbé Delille. Jusque vers 1823 ou 1824, jusqu'à son initiation au merveilleux médiéval des Sylphes et des Fées par son aîné et ami Charles Nodier, Victor Hugo est, en substance, un poète classique.

Les cahiers de vers de l'écolier permettent d'affirmer que c'est bien là son point de départ originel. La première poésie de ce premier cahier est une *ode*, une ode en octosyllabes, une ode sur un grand lieu commun de la vie morale, une ode enfin qui fait large usage de la mythologie ancienne. Les bienfaits et les joies de l'Amitié. Castor et Pollux, Oreste et Pylade. . . Voici plutôt, pour leur accent un peu plus personnel, les deux dernières strophes de cette *Ode à l'Amitié*:

Loin de moi ces vils scélérats  
Qui n'ont jamais senti tes charmes,  
Et ne jouissent ici-bas  
Que par la terreur et les larmes!  
Ce n'est point auprès de Plutus,  
Dans les palais et le tumulte,  
Que tu rassembles sous ton culte  
Ceux qui chérissent les vertus.

Plaise <sup>86</sup> aux dieux que de ce bonheur,  
Eloigné du fracas du monde,  
Au milieu d'une paix profonde,  
Je puisse enivrer mon cœur! <sup>87</sup>  
Si ce désir est écouté,  
Chaque jour entendra ma lyre,  
Pleine de l'ardeur qui m'inspire,  
Célébrer ma félicité.

A côté des odes, des fables — sur le modèle d'Arnault plutôt que de La Fontaine — et des poésies descriptives, à la Delille.<sup>88</sup>

<sup>86</sup> Rature sur un *plût* primitif.

<sup>87</sup> *Sic*, par une erreur — très rare même dans ce cahier — de métrique. Aurait-il scandé *pu-isse*?

<sup>88</sup> Par exemple *Le Printemps* (15 quatrains octosyllabiques, très conventionnels, mais harmonieux: ' . . . De ta plainte toujours nouvelle | Tu fais retentir nos vallons, | Et, pour t'écouter, Philomèle | Suspend un moment ses chansons').

Tout cela n'offre pas un très grand intérêt. Sauf celui de nous montrer ce jeune poète de treize ans faisant ses gammes, essayant les rythmes et les métaphores de ses prédécesseurs et maîtres.

Mais, parmi ces genres traditionnels, il en est un qui visiblement obtient sa faveur particulière: c'est l'épigramme. Treize épigrammes, sur les vingt-deux pièces que je range sous la rubrique de Lyrisme traditionnel. De plus d'une, on doit dire qu'elle a véritablement du trait.

Je citerai: *A E. . . D. . . sur son éloge du silence:*

E. . . , tu voudrais qu'on pût faire  
Un art qui consistât à ne point dire mot;  
Tu n'as pas tort, car pour un sot  
C'est un grand art que de savoir se taire.

Et puis, une autre, où nous est présenté pour la première fois un certain *Picus*, homme de lettres exécré du jeune écolier, et qu'on retrouve trois ou quatre fois dans les cahiers de 1817 et de 1818:

Un jour dans ses jardins, pour digérer en paix,  
Le lourd Spathon traînait sa financière masse,  
Il aperçoit, sous un bocage épais,  
Le sec Picus, ce crapaud du Parnasse,  
Se démener, crier, tordre ses maigres bras,  
Gratter sa grosse tête en faisant la grimace,  
Enseveli sous l'énorme fatras  
Des vers que comme siens en cent lieux il ramasse.  
Hé! Picus, lui dit-il, que fais-tu donc? qu'as-tu?  
— Ah! malheureux Picus! . . . — Quel nouveau  
malheur? Qu'est-ce?  
— Plains-moi. . . — Quoi donc? — J'en suis  
encor tout abattu,  
Depuis deux jours au moins je rumine sans cesse,  
Sans pouvoir le finir, un maudit Impromptu! . . .

Et une encore, un peu apprêtée celle-ci, mais naïve et jeune à souhait, dans son petit pédantisme mythologique:

Quoi! vous, Midas, juger d'un morceau de musique!  
— Hé! pourquoi non, Damis, quelle mouche vous pique?  
Sachez. . . — Vous, décider de musique, Midas!  
— Vaurien! . . . l'insolence est vraiment sans pareille!  
Croyez-vous qu'on n'ait pas d'oreille?  
— Ah! c'est vrai, je n'y songeais pas.<sup>39</sup>

<sup>39</sup> N<sup>os</sup> 13, 64, et 68 de notre *Table*.

La chanson aussi — Boileau disait le *Vaudeville* — appartient à la nomenclature des genres traditionnels. Deux fois dans notre cahier elle s'habille au goût du jour, et devient *romance*. On songe à la *Gaule poétique*, ou encore à l'air alors fameux de *Partant pour la Syrie*. . . Voici le *Partant pour la Syrie* de Victor-Mary Hugo. Le titre en est *Richard Coeur-de-Lion*:

As-tu donc oublié ton roi,  
 Albion, qui lui fus si chère?  
 Il languit ignoré de toi,  
 Et ce n'est qu'en toi qu'il espère.  
 Richard plongé dans les cachots  
 Appelle en vain son ingrate patrie.  
 Hélas! le terme de ses maux  
 Doit être celui de sa vie.

Mais non! d'une trame si belle  
 La mort ne peut trancher le cours:  
 Richard, ton écuyer fidèle  
 Saura te consacrer ses jours.  
 Il va chantant une romance  
 Dont les couplets du roi seul sont connus.  
 Tout comblera son espérance  
 Si ses accents sont entendus.

L'heureux Richard entend Blondel:  
 Son âme à la douleur en proie  
 Reconnaît l'écuyer fidel [*sic*]  
 Avec une secrète joie.  
 Plein de courage et d'espérance,  
 Notre écuyer écoute le héros:  
 Richard, bientôt ta délivrance  
 Sera le terme de tes maux.

Jusque-là, exercices, peut-on dire, de convention. Tel est du moins, et forcément, l'arrêt de la Critique. L'Histoire sera plutôt sensible aux premières lucurs, aux toutes premières orientations de l'esprit et du goût, qui dessinent déjà quelque visage de notre Hugo.

Un grand nombre de charades, d'acrostiches, de logogryphes, bref de jeux de mots. Et je sais bien que tous les écoliers aiment les jeux de mots. Mais comment se défendre de remarquer que Victor Hugo écolier se devait de les aimer plus que tout autre?

Ses charades d'ailleurs ne sont point sottes du tout. Essayez de tirer

quelque chose du mot *Souris*. . . Victor-Mary Hugo en tire cinq vers fort ingénieux:

De mon premier je fais le sacrifice  
 Pour me procurer mon second;  
 Mais (de l'aveugle sort quel étrange caprice!)  
 Je crois m'en régaler, quand, en ruses fécond,  
 Mon tout vient le manger jusque dans mon office.<sup>40</sup>

Un peu plus laborieux, mais encore bien acceptable:

Quelquefois mon premier est bigarré de soie,  
 Parfois aussi l'or s'y déploie;  
 Cependant mon humble second  
 A tisser le premier le plus souvent s'emploie.  
 — Fort bien, me direz-vous; mais alors, qu'en fait-on?  
 — Ce qu'on en fait? ce qu'on fait des étoiles  
 Mon tout en couvre ses épaules.<sup>41</sup>

Une autre catégorie — cinq ou six exemplaires fortement caractérisés — s'est attachée à définir certains phénomènes et divers ustensiles que je devrais peut-être absolument passer *per fas et nefandum* . . . Risquons un exemple:

Je suis un instrument et à vent et à corde,  
 Je n'ai jamais besoin qu'un musicien m'accorde,  
 Et je puis à mon gré rendre maint et maint son,  
 Imiter la trompette et le bruit du canon.<sup>42</sup>

Rabelais écolier, et, si je puis dire, bon enfant, sans arrière-pensée de pudeur ni d'impudeur, naïf, franc et rieur. Mais moins impoli que Rabelais, puisque, nous livrant entre parenthèses le mot de l'énigme, il écrit spirituellement: *Post-face!*

Plus loin, dans le même goût, le *mot* devient: *Exhalaison des pays bas!* Et voici les termes de la devinette:

On connaît partout mon odeur,  
 J'échappe à celui qui me presse,  
 Mais alors je perds ma vigueur  
 Et deviens femelle traîtresse  
 De mâle franc, brusque et fougueux:  
 Devine-moi, si tu le peux.<sup>43</sup>

<sup>40</sup> N° 45.

<sup>41</sup> N° 72. Le mot est *Chapelain*.

<sup>42</sup> N° 9.

<sup>43</sup> N° 18.



Nous craindrions d'avoir passé les limites, s'il ne s'agissait de Victor Hugo, qui, lui, et dans toutes les directions, est sans limites. Il n'était donc pas indifférent, nous semble-t-il, de fixer ce curieux *terminus a quo* pour l'auteur, cinquante ans plus tard, de certains parmi les *Chansons des rues et des bois*, et pour le défenseur et illustrateur, dans les *Misérables*, du plus misérable de tous les mots.

Le lyrique mettait ainsi *Pégase au vert*. Mais ce n'était qu'après avoir fourni glorieuse carrière.

Dans son *Cahier de vers français* de 1815, la carrière poétique de Victor Hugo est déjà, peut-on dire, préformée dans deux traits essentiels: peu ou pas d'introspection, génie ouvert sur la réalité extérieure, que ce soit l'univers, la nature, les choses, les hommes ou les événements; et, d'autre part, dans ce cadre, prédilection accordée aux personnages et aux événements politiques.

Dès l'âge de treize ans. . . N'oublions pas cet extrait du journal de l'enfant:

Maman vient sur les deux heures. Il fait un triste temps. Nous causons des affaires. On juge aujourd'hui vingt-cinq frères et amis dont le projet était de faire sauter les Tuileries, de massacrer la famille royale et d'égorger la garde, pour rétablir le gâchis. . .<sup>44</sup>

Le cahier s'accorde parfaitement avec le journal. Dix pièces sont à rattacher à cette inspiration politique.

On s'est expliqué plus haut sur la suppression de certaines d'entre elles. Mais il en reste assez pour décrire les opinions — car ce petit garçon a des opinions politiques bien marquées — de Victor-Marie Hugo sous les Cent-Jours et dans les premiers mois de la seconde Restauration.

Dévotion enthousiaste aux Bourbons. Voici le ton, dans un acrostiche sur le nom du Roi:<sup>45</sup>

Les divins favoris du maître de la lyre  
Oseraient vainement, dans leur docte délire,  
Unissant leurs accords, célébrer ses vertus;  
Ils en feraient en vain un Trajan, un Titus,  
Son nom seul en dit plus qu'on ne saurait en dire.

Donc, royaliste. Et ultra-royaliste. Pendant ces années 1815-1820, il est un poète que Victor-Marie Hugo ne peut nommer sans décocher,

<sup>44</sup> *Victor Hugo raconté*, II, 5-6.

<sup>45</sup> N° 75.

prose ou vers, une épigramme. Baour-Lormian — car c'est de Baour-Lormian qu'il s'agit — paraît vingt fois dans le palmarès satirique de notre Jacobite. Or, la guerre est ancienne, car, dans ce premier cahier, Baour déjà est trois fois nommé:

Un médecin d'humeur un peu caustique,  
 Voyant se plaindre un vieux paralytique  
 De ne pouvoir dormir ni nuit ni jour,  
 Lui dit: — Monsieur, pour que ce mal vous quitte,  
 Il est moyen très facile et très court.  
 — Ah! quel est-il? dites-le moi donc vite.  
 — Lisez le soir trois pages de Baour.<sup>46</sup>

*Autre, ou Le même* — pour parler comme la *Table*:

Puisque tu nous as fait, Baour,  
 De la lune un glaçon, du soleil une croûte,  
 Ne sois pas étonné d'entendre chaque jour  
 Tes lecteurs (s'il en est que l'ennui ne dégoûte),  
 En déchiffrant ton style obscur et lourd,  
 S'écrier: — C'est si clair, ma foi! qu'on n'y voit goutte!<sup>47</sup>

C'est le poète qu'on tympanise, mais, n'en doutons pas, c'est le royaliste constitutionnel et ministériel qui est visé. On le verra dans quelques mois, par cette *Réponse à M. Baour-Lormian*,<sup>48</sup> de pure politique, qu'il composera à l'occasion de la Saint-Louis de 1816.

Mais, 'amour des Bourbons' ou 'haine de Napoléon,'<sup>49</sup> les deux sentiments s'expriment avec pareille vivacité dans une pièce, une chanson, qu'il faut citer tout entière, car elle a trop de relief et de mordant pour ne pas dispenser de longs commentaires:<sup>50</sup>

Le Corse a mordu la poussière,  
 L'Europe a proclamé Louis;  
 L'Aigle perfide et meurtrière  
 Tombe devant les fleurs de lys.  
 Vive le Roi, dont la présence  
 Nous a su rendre le bonheur.  
 Il nous ramène l'abondance.  
 Amis, répétons tous en chœur:  
 Vive le Roi! Vive la France!

<sup>46</sup> N° 65.

<sup>47</sup> N° 76.

<sup>48</sup> *Poésies diverses*, n° 3 (inédit).

<sup>49</sup> *Victor Hugo raconté*, I, 214 et 189.

<sup>50</sup> N° 12.

Une sombre et morne tristesse  
Régnaît sur nos coeurs abattus;  
Maintenant brille l'allégresse,  
Les lys vainqueurs sont reparus.  
Vive le Roi, etc.

Rentre, noir démon de la guerre,  
Dans les enfers qui t'ont vomi:  
Sous un prince si débonnaire,  
La France n'a plus d'ennemis.  
Vive le Roi, etc.

Enfin ce maréchal perfide,  
Ce Ney va marcher à la mort.  
Tremblez, cohorte régicide;  
Jacobins, voilà votre sort.  
Vive le Roi, etc.

O vous qu'une gloire coupable  
Avait trop longtemps éblouis,  
Quittez cette erreur détestable,  
Apprenez à chérir Louis.  
Vive le Roi, etc.

Et toi que les mers en courroux  
Ont jeté sur notre rivage,  
Tyran, tu ne peux plus sur nous  
Assouvir ta stupide rage.  
Gloire au bon Roi dont la présence  
A renversé l'Usurpateur;  
Il nous rend la paix, l'abondance.  
Amis, répétons tous en chœur:  
Vive le Roi! Vive la France!

*Le Corse a mordu la poussière. . . Les lys vainqueurs sont reparus  
. . . Tremblez, Jacobins. . . On dirait d'un Béranger royaliste. Nous  
voilà fixés, en tout cas, sur les sentiments politiques, au lendemain de  
Waterloo, du fils de Sophie Trébuchet la Vendéenne.*

Une seule pièce, une ode intitulée *Dernier jour du monde*, et datée de la Semaine Sainte de 1816, touche aux questions religieuses.

Une seule — sur soixante-dix-huit! Et d'assez loin: description d'ordre épique inspirée des tableaux et récits analogues que l'adolescent lisait dans les *Martyrs*, sans la moindre intervention d'une expérience

religieuse personnelle quelconque. Dans ces soixante pages et ces quelque neuf-cents vers, pas la plus fugitive expression de la plus légère nuance de religion personnelle. Il va sans dire que l'auteur de la présente notice retient cette confirmation supplémentaire d'une vérité très certaine mais qu'il faut bien démontrer une fois pour toutes: je veux dire l'indifférence absolue de l'enfance et de la jeunesse de Victor Hugo en matière de religion.

Mais voici le texte de cette ode sur le Jugement Dernier.<sup>51</sup>

Où suis-je? quelle main me rend à la lumière?  
 Quelle puissante main arrache à la poussière  
 Mes ossements épars?  
 O terreur! l'éclair luit sur ma tête tremblante,  
 La nue est embrasée, et la foudre bruyante  
 Gronde de toutes parts.

Sur son trône d'azur, au milieu des nuages,  
 Dieu, foulant à ses pieds les vents et les orages,  
 Apparaît dans les airs.  
 Il se lève, il étend son sceptre sur les mondes,  
 Sa voix frappe le ciel, fait soulever les ondes,  
 Et remplit l'univers.

Que le mortel, dit-il, à ma voix se ranime!  
 Que tout s'anéantisse et rentre dans l'abîme  
 D'où mon bras l'a tiré!  
 Des éléments divers que l'ordre se confonde,  
 Que la lune s'éteigne, et d'une nuit profonde  
 Le ciel soit entouré!

Tremblez! méchants, tremblez! vos âmes criminelles  
 Subiront de l'Enfer les peines éternelles  
 Pour prix de leurs forfaits.  
 Vous, justes, oubliant vos douleurs passagères,  
 Venez vers moi, venez dans le sein de vos pères  
 Jouir de mes bienfaits.

L'Eternel a parlé, le monde est dans l'attente.  
 Seule, de Gabriel la trompette éclatante  
 Trouble la paix des cieux.  
 L'humble accourt, et reçoit sa juste récompense,  
 Et l'impie, éprouvant la céleste vengeance,  
 Va mugir dans les feux.

<sup>51</sup>N° 25.

Du soleil tout à coup les rayons s'affaiblissent,  
Les gouffres sont ouverts, les étoiles pâlisent,  
Et la terre a tremblé.

L'Océan voit tarir ses sources abondantes,  
Et, trois fois agitant ses voûtes gémissantes,  
Le ciel s'est ébranlé.

A cet affreux signal, les montagnes fumantes  
Vomissent en tous lieux des flammes dévorantes  
Et des rocs enflammés.

Soudain la terre croule au milieu des ténèbres,  
Et ses grands monuments, ses palais si célèbres,  
Y tombent abîmés.

Le feu se mêle à l'onde, et l'ombre à la lumière,  
Et le Chaos, roulant des torrents de matière,  
Engloutit l'univers;

De l'horrible Néant tout devient la conquête,  
Et, déposant sa faux, le Temps dort et s'arrête  
Sur le trône du ciel.

Sans doute l'originalité de la langue n'est pas remarquable, si le mouvement montre quelque vigueur. L'important est que ces vers sont le développement purement littéraire d'un thème épique sans signification religieuse. Le Dieu de la Bible alterne avec le Temps — Saturne de la mythologie. Nulle référence confessionnelle. Précisons plus exactement encore que nous entendons par là exclure formellement l'hypothèse — encore courante — d'une enfance *catholique* de Victor Hugo. Cela dit, il reste naturellement que nous parlons d'indifférence en matière de religion positive, non d'indifférence sur les questions non confessionnelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

Nous voudrions terminer par quelques poèmes d'un tout autre caractère, les premiers d'une autre nombreuse série, non la moins belle, dans l'oeuvre de Victor Hugo, depuis les *Feuilles d'automne* jusqu'à *L'Art d'être grand-père* et au-delà, celle qu'on pourrait intituler, d'une citation latine qu'il aimait beaucoup: *Domestica Fata*.

Ce premier cahier s'inscrit en effet très heureusement en *Incipit* de cette chronique d'une vie d'homme, histoire et chant à la fois, tour à tour récit, thrène ou hymne, qu'est pour une part importante l'oeuvre du poète des Feuillantines et de Villequier.

Voici l'exact dénombrement des parents et amis qui ont l'honneur des premiers vers de ce modèle des amis, des frères et des fils:

- la générale Hugo, sa mère;
- Abel Hugo, son frère;
- la générale Lucotte, amie de sa mère, et mère de ses amis Armand et Honorine Lucotte;
- Félix Biscarrat, son maître d'études et son ami;
- enfin, mais sous le voile d'abord du pseudonyme, Adèle.

Trois poésies dédiées à sa mère: la première lors de la Sainte-Sophie — patronne de Mme Hugo — de 1815, publiée, nous l'avons dit, dans une conférence de Louis Barthou; puis deux versions distinctes — la *Table* dit bien, pour notre n° 15, *Madrigal à Maman*, et, pour le n° 39, *Madrigal à Maman (corrigé)* — d'un compliment pour le jour de l'an 1816. Voici la version *non corrigée*:

Maman, tout ce qu'un fils bien né  
 Demande au ciel pour sa maman chérie,  
 De vrais amis, de la santé,  
 Une longue et paisible vie,  
 Victor te le souhaite en ce jour fortuné.  
 Daigne sourire à son faible génie:  
 Si de son coeur il ne te fait hommage  
 (Cela te surprend, je le vois),  
 C'est que ce coeur, rempli de ton image,  
 Ne peut t'être donné deux fois.

Vingt pages plus loin, l'auteur a recopié également son texte revu et *corrigé*:

Maman, tout ce qu'un fils bien né  
 Demande au ciel pour sa mère chérie,  
 Des amis vrais et bons, une paisible vie,  
 Victor te le souhaite en ce jour fortuné.  
 Si de son coeur il n'ajoute l'hommage  
 (Cela te surprend, je le vois),  
 Maman, c'est que ce coeur, tout plein de ton image  
 Ne peut t'être donné deux fois.

Les premiers vers actuellement connus de Victor Hugo sont, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1814, un compliment du jour de l'an encore, mais adressé à Mme Lucotte.<sup>52</sup> Au 1<sup>er</sup> janvier 1816, le jeune Victor envoie encore ses vœux à sa grande amie la générale Lucotte. Les vers de 1816

<sup>52</sup> Publié dès 1914. Mais l'original passe actuellement pour la première fois sous les yeux du public (*Exposition Enfance et Jeunesse de Victor Hugo*, à la Maison de Victor Hugo, place des Vosges, mai 1952: n° 100 du Catalogue).

sont bien supérieurs aux vers si intrépidement irréguliers et faux de 1814, mais, hélas! quel changement dans la vie extérieure du pauvre petit! Il est aujourd'hui, littéralement, sous les *verroux* — c'est lui qui parle. Voici les vœux du détenu à Mme Lucotte:<sup>53</sup>

Madame, c'est en vain que de tristes verroux<sup>54</sup>  
 Arrêtent mon âme empressée:  
 Rien ne peut retenir ma fidèle pensée  
 Mon corps reste enfermé, mon cœur est avec vous.  
 Pour célébrer votre bonté touchante,  
 Votre douceur qui nous enchante,  
 Quelles expressions pourrait-on employer?  
 Mais, madame, pour souhaiter  
 A vos vertus un bonheur sans nuage  
 Qu'elles ont si bien mérité,  
 De vrais plaisirs, de la santé,  
 Mon cœur suffit: agréez son hommage.

Et vous<sup>55</sup> qui lui devez la vie,  
 Jouissez du bonheur qui vous est réservé:  
 Entre les bras d'une mère chérie,  
 Jouissez du bonheur dont Victor est privé.

Plus touchant encore est le compliment que le prisonnier, lors de la Sainte-Rosalie — patronne de Mme Lucotte — de 1816, lui fait tenir par Mme Hugo:<sup>56</sup>

Je n'ai point la lyre d'Horace,  
 Je ne suis pas favori d'Apollon,  
 Je connais peu, nouveau citoyen du Parnasse,  
 Les détours du sacré vallon.  
 Ma Muse ne me sourit guères:  
 Si parfois, par un noble effort,  
 J'ose au-dessus des poètes vulgaires  
 Prendre aussi mon petit essor,  
 Je retombe aussitôt (quel champ pour la satire!).  
 Je ne puis donc que fort mal exprimer  
 Tout l'amour que pour vous votre vertu m'inspire.  
 Mais, si je ne sais pas écrire,  
 Madame, je sais bien aimer.

<sup>53</sup> N° 16. Voyez la reproduction de l'original à la Planche II.

<sup>54</sup> En surcharge au-dessus de *des pédants jaloux*.

<sup>55</sup> Ses amis Armand et Honorine, fils d'un premier mariage de Mme Lucotte.

<sup>56</sup> N° 66.

Si je pouvais moi-même vous le dire,  
 Que j'estimerai mon bonheur!  
 Mais un ordre cruel m'arrête,<sup>57</sup>  
 Et de vous voir m'interdit la douceur,  
 Eh quoi! dans cette aimable fête,  
 Seul je ferais taire mon cœur!  
 Non! Je choisis pour interprète  
 Celle qui sur mon sort a les droits les plus doux:  
 En vous disant que je vous aime,  
 Maman vous peindra bien ce que je sens pour vous,  
 Puisqu'elle le sent elle-même.

Abel Hugo est le destinataire d'une gentille petite épigramme auto-critique de l'auteur du poème épique le *Déluge*.

Quant à Félix Biscarrat, maître d'études à la pension de Cotte, mais maître d'études en connivence constante avec Victor et Eugène Hugo, les inédits de la Bibliothèque Nationale contiennent plusieurs témoignages de reconnaissance et d'amitié. Il eût été dommage d'ignorer cet autre premier terme de série qu'est, ici, un *Impromptu à M. Félix*<sup>58</sup> qu'il faut certainement lire: *Impromptu à M. Félix [Biscarrat]*. Le voici:

Heureux dans sa galanterie,  
 Si vous vouliez, heureux même en amour,  
 Heureux dans ses plaisanteries,  
 Heureux la nuit, heureux le jour,  
 Heureux en vers, heureux en prose,  
 Heureux poète, heureux grammairien,  
 Que sais-je? . . . heureux en toute chose,  
 Vous n'êtes pas Félix pour rien!

Comment *M. Félix* n'eût-il pas protégé si gracieux subordonné? Au vrai, ce furent de grands amis, et Félix Biscarrat, le 12 octobre 1822, sera témoin au mariage de son élève de grammaire.

Qui ne se rappelle, aux Feuillantines, la petite fille à la brouette, et aussi ses cris de terreur, sur la balançoire, qu'elle avait pourtant bien recommandé de 'balancer moins haut que la dernière fois?'<sup>59</sup> Adèle Foucher date en effet des Feuillantines. Elle ne fut pas oubliée, pendant les quatre ans que dura pour Victor la prison de la rue Sainte-Mar-

<sup>57</sup> Par ordre du général Hugo, Eugène et Victor dépendent de la seule Mme Martin, leur tante paternelle.

<sup>58</sup> N° 70.

<sup>59</sup> *Victor Hugo raconté*, I, 45.



guerite. On pouvait le supposer. Mais on en aimera la confirmation écrite. C'est à notre n° 49. Il s'intitule, à la *Table, Autre*. Ce qui signifie *Autre* [charade]:

J'ai l'honneur d'être mon premier;  
 Mon second en sa fleur brille sur vous, [. . .<sup>60</sup>]  
 Souffrez que ma Muse fidèle  
 Ose vous offrir son entier.

Au second vers, le petit pensionnaire n'avait tout d'abord pas osé donner *Adèle* pour rime à *fidèle*. Et il avait forgé de toutes pièces un prénom tout à fait insolite et tout à fait artificiel de *Cydèle*.<sup>61</sup> C'est plus tard que, passant de la prudence à la hardiesse, le *Cy-*, résolument surchargé, est devenu un *A-*. Premier témoignage écrit d'un sentiment d'abord très timide qu'on croit voir, dans une simple rature de cahier d'écolier, se muer sous nos yeux en un grand amour qui va remplir vingt ans de la vie de Hugo.

Mais je n'ai pas dit le *mot* de la charade. C'est *hommage — homme et âge!* *J'ai l'honneur d'être mon premier*: un *homme*, et c'est un petit garçon de quatorze ans qui parle! *Ma Muse*, dit-il: cet enfant est un poète, et il a déjà commis des centaines de vers, très souvent fort bien venus. Mais ce poète — et cet homme — regarde vers l'étoile: *Mon second en sa fleur brille sur vous, Adèle*. . . A eux seuls ces quatre vers nous livrent un bon compendium de cette enfance: un pur amour, la droiture naïve de l'enfant, les dons du poète, et, déjà, un homme.

GÉRAUD VENZAC

<sup>60</sup> La lacune va être commentée à l'instant.

<sup>61</sup> Sous la rature, le mot est naturellement difficile à déchiffrer. Le *d* est sûr; on a bien 'Cydèle' et non 'Cybèle,' comme y inviterait la *lectio . . . facillior*. Quant au *Cy-* initial, il est sûr aussi: par comparaison, quelques pages plus haut dans le même cahier, avec un 'Cyclopus' d'un vers de Virgile.

## List of Contributors

WILLIAM VAN LENNEP, Curator of the Theatre Collection in the Harvard College Library

LESLIE MAHIN OLIVER, Assistant to the Librarian in the Houghton Library, Harvard University

WILLIAM A. JACKSON, Professor of Bibliography and Assistant Librarian of the College Library in charge of the Houghton Library, Harvard University

EDWIN E. WILLIAMS, Chief of the Acquisition Department of the Harvard College Library

GÉRAUD VENZAC, Professeur à l'Institut Catholique de Paris

ANNA C. HOLT, Librarian of the Faculty of Medicine and School of Public Health, Harvard University

ARCHIBALD T. DAVISON, James Edward Ditson Professor of Music and Curator of the Isham Memorial Library, Harvard University

FREDERICK L. BEATY, Harvard University

GEORGE SHERBURN, Professor of English, Emeritus, Harvard University

KEYES D. METCALF, Professor of Bibliography, Director of the Harvard University Library, and Librarian of Harvard College

ROBERT F. METZDORF, Secretary of the Boswell Editorial Committee and Curator of Manuscripts, Yale University Library

DMITRY CIZEVSKY, Lecturer on Slavic, Harvard University

PHILIP HOFER, Lecturer on Fine Arts, Curator of Printing and Graphic Arts in the College Library, and Secretary of the William Hayes Fogg Art Museum, Harvard University